

Dominique LIN

Renaître
de tes cendres

Roman



Elan Sud

Renaître
de tes cendres

Du même auteur

Collection Terroir

978-2-911137-12-9: «La Grande Borie» 2009

Collection *Elan Sud'Aventure*

978-2-911137-03-7: «Toca León!» - 2007

© Elan Sud - 2011

Dépôt légal janvier 2011

ISBN : 978-2-911137-22-8

Composition Elan Sud

Dominique LIN

Renaître
de tes cendres
Roman

Collection



Elan Sud

Leurs corps avaient fusionné comme ces arbres qui poussent trop près l'un de l'autre, racines, troncs et branches soudés à jamais. Leurs bras de lierre agrippés les unissaient pour l'éternité.

La veille au soir, ils avaient fait l'amour, certes avec moins de fougue qu'au premier jour, mais tous deux avaient goûté une dernière jouissance.

À l'instar de leur première nuit, Danièle s'était endormie sur le ventre de Paul. Plus de vingt ans auparavant, chaque fois qu'elle avait bougé, il l'avait serrée plus fort, de peur qu'elle disparaisse, au risque de l'étouffer. Au petit matin, elle lui avait avoué qu'elle n'avait pas fermé l'œil, mais que c'était sans importance ; elle était si heureuse qu'elle n'aurait échangé sa place pour rien au monde. Lui aussi avait peu dormi, tout à la plénitude de leur aventure naissante.

Tant d'années n'effacent pas un amour brûlant ; dans la traversée de leur désert, ils avaient préservé la braise pour maintenir le feu.

Paul garda les yeux clos. Le corps de sa moitié lové contre le sien ne bougeait plus. Sur son épaule, sa tête reposait, aussi légère que la première heure du jour. Rien ne pressait. Non, rien ne pressait plus. Il crut sentir le corps de Danièle frémir imperceptiblement, sa main lui caresser la joue, ses lèvres lui offrir un baiser dans le cou.

Je t'aime mon amour, pensa-t-il tendrement.

Il voulut entendre :

Bonjour, mon amour, je t'aime aussi...

C'était un de ces matins d'été que Danièle aimait tant, il ferait certainement très chaud.

Des rais de lumière glissaient sur le sol au gré du balancement des rideaux soulevés par le souffle de l'air, seul mouvement de la chambre où le lit semblait flotter ; les premiers bruits de la rue entraient dans la pièce sur la pointe des pieds.

Octobre, l'année d'avant

Vigie ouverte sur trois rues en pente, l'estaminet fut de tout temps le repère de révolutionnaires, de réfugiés ou de résistants. De la banquette du fond, au skai craquelé et crasseux, il suffisait de soulever un coin du rideau pour surveiller les allées et venues à l'extérieur. La main, toujours posée au même endroit, avait auréolé le tissu, comme l'était aussi le rebord de la fenêtre où le coude venait immanquablement s'appuyer. Aujourd'hui, ce geste avait perdu sa signification initiale, mais combien de fois la maréchaussée, les gendarmes, puis la gestapo, prévenus par quelque traître, avaient manqué leur prise échappée par la porte de derrière, donnant sur la cour intérieure commune aux immeubles voisins.

Jusqu'au début du xx^e siècle appelé « café de la Butte » – un peintre vaguement célèbre et fraîchement débarqué de Montmartre avait élu domicile au comptoir –, il avait pris le nom de code « Rideau rouge » pendant la dernière

guerre en rapport au vichy rouge et blanc des rideaux. Marier ce tissu au siège du gouvernement de Pétain, le rouge communiste et le blanc royaliste avait souvent fait sourire des résistants philosophes lors de leurs conversations nocturnes en attendant l'action. En approchant de l'établissement, lorsque les deux rideaux de la fenêtre étaient soulevés, c'était l'alerte : tout rendez-vous était annulé, il fallait passer son chemin sans lever la tête. Les Allemands avaient longtemps pensé que le « Rideau rouge » était un théâtre.

Depuis, le danger avait disparu, les clandestins avaient déserté le quartier, remplacés par des gens sans relief, du moins en apparence ; l'histoire s'effaçait nonchalamment, à l'image de l'enseigne peinte à même la façade. On venait maintenant chez Hamed, le patron depuis trente ans, qui appelait ses habitués par leur prénom et les tutoyait dès le deuxième verre.

En s'approchant du bar, Léon sut que la banquette était occupée. L'homme assis à l'intérieur trahissait sa solitude en soulevant le rideau de manière presque convulsive. Onze heures, le Pacha devait être là ; de toute façon, peu importe l'heure, il était toujours là. Quelques miettes de croissant, une tasse de café vide, un demi de bière entamé, il en

était sûrement aux dernières pages du *Monde diplomatique*. Nous étions jeudi. Depuis lundi, il avait eu le temps de tout lire, entre deux conversations. Dès le lendemain, *Paris Turf*, *Spéciale Dernière* et les pages des courses du *Parisien* recouvriraient la table. Le calepin noirci de suppositions, de calculs infaillibles et de probabilités scientifiquement démontrées, serait protégé du regard à chaque passage de client vers les toilettes. L'atmosphère serait tendue jusqu'au dimanche midi, heure à laquelle il irait mettre en balance son avenir, peut-être celui d'un futur millionnaire. Qui pouvait savoir ?

Le tintement de la clochette de bronze de la porte fit lever les yeux du Pacha; il délaissa son article un instant. Léon salua Hamed en longeant le comptoir et se glissa sur la banquette.

— Ah, tu es là ? Hamed, sers mon ami !

Comme chaque jour, Léon ne relevait pas la surprise feinte causée par son arrivée. Il savait aussi qu'ils se quitteraient sur la fausse incertitude de se revoir le lendemain.

La conversation commençait toujours par un « Comment vas-tu ? » qui ne nécessitait pas de réponse, car le Pacha continuait sa phrase sans marquer de temps d'arrêt. Il détenait toujours des nouvelles de gens illustres, des

gens de grande culture avec qui il communiquait par courrier électronique aux quatre coins du monde, transformant la table du fond et ses deux banquettes, le rideau rouge et blanc, sans oublier la lampe désuète des années 1960, en compartiment de l’Orient-Express, rendez-vous quotidien auquel il fallait assister pour se sentir vivant, pour exister un peu.

Ils étaient quelques-uns à échouer là, poètes maudits – selon eux –, philosophes alcooliques, chômeurs, maris largués, jeunes avides de discours alambiqués. Selon le ou les interlocuteurs, le Pacha orientait la conversation sur une guerre fratricide, un événement culturel retentissant, l’analyse géopolitique d’une contrée, un livre qu’il fallait absolument lire. Aux problèmes récurrents des habitués, la solution viendrait toujours d’un ami haut placé qui pourrait les aider à trouver un travail, leur faire rencontrer d’autres personnes influentes; il avait toujours des ressources potentielles, des ouvertures inespérées. Mais au moment de la concrétisation, un contretemps venait faire capoter l’affaire: la personnalité haut placée avait été mutée, était indisponible ou était vraiment désolée de ne pouvoir répondre favorablement au vieil ami qu’était le Pacha, elle l’en avait bien assuré. Mais ce n’était jamais

grave: le lendemain, il contacterait quelqu'un d'autre qui, lui, saurait trouver une solution.

Qui, aussi riche et puissant soit-il, pouvait venir en aide à Léon? Il avait possédé, il ne lui restait plus rien. Il se taisait. Pour toute propriété privée, il n'avait pu sauver que son jardin secret où végétaient quelques touffes éparses de souvenirs. Les massifs de l'espoir recouverts par les ronces de l'ennui ne fleurissaient plus, des branches mortes dépassaient telles des épouvantails. Léon avait érigé des barrières de mutisme pour protéger son dernier bien, confiné dans les retranchements de son esprit et ne venait au « Rideau rouge » que pour divertir la surface de sa vie, réservant l'exploration des profondeurs pour ses moments de solitude.

Avec le temps, il avait appris à lire sur les lèvres, à n'écouter que la tonalité des mots. Seules les trois premières minutes de conversation comptaient. C'est là que résidaient les nouvelles fraîches. Le reste n'était qu'un long fleuve sinueux sans cesse revisité.

Au bout d'une heure, le bar se remplissait. Depuis la loi d'interdiction de fumer à l'intérieur, on ne sentait plus le tabac, remplacé par les effluves de pastis et les odeurs de cuisine mêlées, selon la volonté du Pacha, aux

parfums d'Orient ou de la Méditerranée. Jeudi, c'était le couscous, seul jour où les histoires de riads bénéficiaient d'un accompagnement olfactif. Le Maghreb sur fond de sardines grillées du vendredi n'avait aucun sens, on lui aurait préféré le port de Marseille ou les côtes bretonnes, mais ils n'appartenaient pas à l'univers du Pacha.

Sans un sou en poche, Léon déclinait invariablement l'invitation à rester manger. Parfois, un des voyageurs du compartiment gagnait aux courses hippiques. Il s'offrait alors le privilège de proclamer haut et fort: «C'est moi qui vous invite!» C'était le lundi, jour de blanquette. Cette annonce déclenchait dans le bistrot un ballet immuable. Heureux d'avoir ses amis à manger, Hamed dressait la table à renforts de gestes cérémoniels: il déposait la nappe assortie aux rideaux comme on ajuste une traîne de robe de grand couturier, il apportait un verre pour chaque convive plus un pour lui, débouchait une bouteille de vin, à l'ancienne, coincée entre ses cuisses. Lorsque le bouchon sonnait l'ouverture, il le portait à son nez, fermait les yeux un instant et transformait dans un soupir profond une piquette en un grand cru millésimé; le temps venait de marquer une pause, la salle entière était suspendue à son sourire béat.

— Celle-là, elle est pour moi ! Buvez à ma santé, mes amis, vous m'en direz des nouvelles.

L'auditoire hypnotisé pouvait recommencer à respirer. Reprenant possession de la parole, le Pacha évoquait alors un restaurant de Paris où un grand chef étoilé menait une brigade de marmitons, où les serveurs attentifs découvraient sous les cloches des mets succulents. Les vins rares servis par des sommeliers distingués résonnaient de notes de fruits rouges mûris sur des terroirs ensoleillés.

Le breuvage enivrant augmentait la sonorité des boutades et des rires. Le Pacha perdait son fard et s'endormait avant le dessert ; les quolibets de ses amis recouvraient ses ronflements. Personne ne songeait plus à regarder dehors.

Quand, deux heures plus tard, le train regagnait le terminus, Léon sortait du « Rideau rouge » d'un pas hésitant. Retour au fourmillement de la rue, à la fraîcheur de l'air sur son visage, à l'espace ouvert sur ces trois rues en pente. Rentrer chez lui pour ne plus rien faire de la journée.

Du même éditeur

Collection Mémoires

978-2-911137-07-5: «Évariste Galois» - Bruno ALBERRO

978-2-911137-08-2: «Lettres du Front» - Émile SAUVAGE

Collection Terroir

978-2-911137-02-0: «Les oliviers de la Parisienne» - André RAOUX-GRANIER

978-2-911137-06-8: «L'enfant du Luberon» - André RAOUX-GRANIER

978-2-911137-12-9: «La Grande Borie» - Dominique LIN

978-2-911137-16-7: «Le bigame truffier» - Luc DELESTRE

978-2-911137-18-1: «Lardoulens» - Denise DÉJEAN

Collection *Elan Sud'Aventure*

978-2-911137-03-7: «Toca León!» - Dominique LIN

978-2-911137-04-4: «De l'autre côté» - Bruno ALBERRO

Collection Regards

978-2-911137-05-1: «Humanum est...» - Philippe HUBERT

Collection *Elan d'elles*

978-2-911137-19-8: «Les sentiments» - Mireille ROSSI

Hors collection

978-2-911137-11-2: «La dernière nuit» - Jean-Marc BONNEL

978-2-911137-10-5: «La sentinelle» - Maurice LÉVÊQUE

978-2-911137-14-3: «Fragments rouges» - Bruno ALBERRO

978-2-911137-15-0: «Le monde après la pluie» - Fabien HERTIER

Prix Première Chance à l'écriture

978-2-911137-09-9: «Voix pour moi» - Alicia FERTIG - 2008

978-2-911137-13-6: «En lisant Mona» - Élise BLOT - 2009

978-2-911137-17-4: «Poussière d'écume» - Sylvain RICCIO - 2010

Éditions Elan Sud

233 rue des Phocéens - 84100 Orange

<http://www.elansud.fr>

<http://elansueditions.over-blog.org>

Composition : ***Elan Sud***

Impression : Quercy - 46090 Mercuès, France

N° d'impression :

Dépôt légal : novembre 2010

ISBN : 978-2-911137-22-8



Renaître de tes cendres

Au bord du chemin social et économique, Léon se sent responsable de la mort de sa femme. Un emploi de commercial lui fait réaliser la manipulation mentale exercée par les formateurs. Il tire un parallèle avec l'embrigadement des sectes qui ont gâché sa vie. Diderot va l'accompagner dans sa compréhension du monde. L'écriture va l'aider à faire son deuil.

Dominique LIN

Un troisième roman très fort, amorçant la condition humaine, sujet cher à l'auteur. Il éclaire, sans complaisance, une vie heurtée par des intérêts opposés.

Prix: 15 €

ISBN: 978-2-911137-22-8

www.elansud.fr/lin

